

Introduction

§ 1

Le « moment adolescent » forme le thème des présentes réflexions.

Depuis quelques années, les spécialistes de la psyché humaine ont convenu d'appeler « moment adolescent » ce temps qui appartient à la jeunesse et qui ne s'inaugure jamais autrement que par un processus, lent ou rapide, graduel ou soudain, c'est selon, que l'on apparente communément à un passage entre deux âges : le processus qui consiste à quitter, abandonner ou sortir de l'état d'enfance.

Pourquoi s'intéresser à cette sortie ? Plus exactement, pourquoi un philosophe se sentirait-il en droit de se prononcer sur un pareil sujet ?

La question se pose d'autant plus naturellement que les thèmes de l'enfance et de l'adolescence ont suscité auprès des psychologues, des psychiatres et des psychanalystes¹

1. On trouvera une très bonne synthèse de l'état de la recherche en psychanalyse dans le numéro de mai 2013 de la *Revue française de psychanalyse* (Puf) qui porte le titre « Finir l'adolescence » (tome LXXVII, 2).

autant que des sociologues¹ un intérêt qui est allé croissant au cours des dernières décennies, alors qu'il s'est fait bien plus discret parmi les philosophes. Si, après l'enfance, le moment adolescent a fait, depuis maintenant un bon siècle, l'objet de travaux innombrables et souvent remarquables – des travaux qui se rattachent à des disciplines de recherche aussi diverses que l'anthropologie, la psychosociologie ou la psychiatrie –, force est de reconnaître que, jusqu'à présent, la philosophie, tous courants de pensée confondus, a rarement tenu compte de ce moment *pour lui-même*.

Quelles sont les raisons de ce désintérêt? Il en existe évidemment plusieurs, mais comment ne pas se rendre compte tout d'abord que ce « pour lui-même » demeure très difficile à cerner partant du principe que l'adolescence se conçoit comme un « moment », c'est-à-dire comme un temps voué à être dépassé? Ne faudrait-il pas commencer par se libérer de ce schéma et tenter de concevoir l'adolescence tout autrement que comme un âge pris en tenaille entre deux autres réputés, pour leur part, sinon plus durables, du moins plus *consistants*? L'adolescence s'inscrit-elle forcément dans l'espace d'un moment? Et la problématique existentielle qu'elle enveloppe appartient-elle exclusivement à une période de la vie qui ne s'expliquerait elle-même que par ce qu'elle laisse derrière elle

1. Depuis la parution du livre de Georges Lapassade, *L'Entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Minuit, 1963, les analyses psychosociologiques des comportements adolescents, aussi bien en France qu'à l'étranger, se sont considérablement multipliées. Il est impossible d'en faire la liste, voire d'en proposer une, ne serait-ce qu'à titre indicatif. En vue de situer la question, je me permets toutefois de renvoyer à *L'Adolescent dans la psychanalyse* de Raymond Cahn (Paris, Puf, 2002), ainsi qu'aux réflexions de François Marty dans *Filiation, parricide et psychose à l'adolescence* (Paris, Érès, 1999).

(le temps et le monde de l'enfance) ou par ce à quoi elle est censée introduire (le temps et le monde des adultes) ?

Pour avoir découvert il n'y a pas très longtemps les analyses conduites par les psychiatres Philippe Gutton et Antoine Masson, il m'est apparu qu'il serait fort pertinent, pour le philosophe qui souhaiterait appréhender le phénomène de l'adolescence, de s'appuyer sur les enseignements de la littérature et, plus particulièrement, de la poésie. Je crois également qu'il est de la plus haute importance d'aborder le moment adolescent non seulement comme une source d'événements cruciaux pour le sujet, mais comme *un événement lui-même*: un « événement de soi-même », pour le dire avec Antoine Masson, c'est-à-dire – c'est du moins ainsi que je lis cette expression – un événement à part entière, qui concerne au premier chef le Soi. Si donc il revient à l'adolescence en tant que telle de faire événement dans la vie d'un être humain, il convient d'admettre en même temps qu'« un événement ne peut véritablement l'être que s'il arrive à quelqu'un *qui est déjà soi-même*¹ ».

Ainsi, au-delà même de tout ce qui peut arriver à soi et donc au Soi à titre d'événement, c'est en portant l'accent sur le fait que le sujet humain est toujours un individu qui est « déjà soi-même », que j'entends, pour ma part, aborder la spécificité au plan éthique du moment adolescent. Tout mon propos dans le présent essai s'efforcera de faire suite à la prise en compte de cette « chose » – en soi pur événement – qui arrive à soi ou, plus exactement, qui

1. Sur tout cela, voir Antoine Masson, « Pour une clinique de l'événement adolescent », *La Naissance pubertaire. L'Archaique génital et son devenir*, sous la direction de Philippe Gutton et Stéphane Bourcet, coll. « Inconscient et culture », Paris, Dunod, 2004, notamment p. 73.

ne manque jamais ou *ne cesse jamais* d'arriver à soi, et qui est, pour chacun d'entre nous, son propre Soi (*ipse*), son propre *être-soi* – ce que la philosophie appelle « l'ipséité » de l'individu et que le sens commun désigne plus sobrement du terme de « singularité absolue ».

Ce qui sera donc en jeu – je dirais même ce qui y sera mis en cause et en question – à titre de composante structurelle du moment adolescent, c'est le rapport qu'il nous est impossible de ne pas entretenir (on verra plus loin pourquoi la négativité de la formule est appelée par les faits) avec ce qui nous fait être non pas *ce que* nous sommes, mais *qui* nous sommes, c'est-à-dire ce qui nous fait être singulièrement *nous-mêmes* et pas autre chose que nous-mêmes, à savoir, je le redis, l'ipséité du Soi lui-même. C'est à partir de ce qui relève essentiellement de ce « principe d'individualisation », en tant qu'il fait corps avec le caractère non-partageable du « sentiment intérieur » (ce sentiment, véritable note fondamentale courant le long de cette mélodie sans cesse changeante qu'est la vie subjective absolue, que Rousseau appelait le sentiment de l'existence), c'est à partir d'une considération pour le Soi, qu'il me paraît nécessaire de mettre en lumière les traits distinctifs de la sortie de l'enfance, et d'en interroger les caractéristiques selon une procédure qui substitue résolument le philosophique (l'ipséité, la finitude) au psychophysique (la psyché dans sa composante consciente ou inconsciente, ou le corps en sa teneur pubertaire).

Ce qui constitue la nature du sentiment intérieur à la faveur duquel se dresse l'ipséité de l'être humain, de ce corps parlant et désirant que nous sommes, tous autant que nous sommes et chacun pour sa part, a fait l'objet d'un examen approfondi dans *Analyse du sentiment inté-*

rieur, étude publiée en même temps que le présent essai aux éditions Verdier, dans sa collection de poche. *Analyse du sentiment intérieur* forme donc, pour ainsi dire, l'arrière-plan de l'intérêt porté ici à la subjectivité et à la finitude humaine, de sorte que je me permets d'ores et déjà d'y renvoyer le lecteur soucieux d'obtenir à leur sujet des précisions complémentaires.

§ 2

Sur cette base, je serais tenté d'affiner la question en demandant, par exemple, histoire de faire un tout premier pas dans la problématique adolescente : pourquoi s'intéresser *aujourd'hui* à la sortie de l'enfance, c'est-à-dire au drame que cette sortie reflète ou enveloppe ?

Comme la question se veut circonstancielle, tâchons de lui fournir une réponse circonstanciée. S'il incombe à la réflexion philosophique de se pencher *aujourd'hui* sur les traits distinctifs de la situation adolescente, c'est peut-être d'abord, pour le dire avec le psychanalyste Alain Vanier, parce que « l'adolescence est [...], au-delà de sa valeur structurale, un symptôme social *propre à notre monde*, qui affecte directement le lien social et la cohésion du groupe¹ ». Il est vrai que de nos jours, et sous nos latitudes singulièrement, la traversée du moment adolescent pose de très sérieux problèmes. Dire cela, c'est déjà reconnaître que l'adolescence ne saurait se laisser définir exclusivement en termes de structure psychique, de « position

1. Alain Vanier, « Un retour sur l'adolescence », article paru dans la revue *Adolescence*, été 2016, tome 34, n° 2 (*Lacan et adolescence*), p. 251-252.